

86 DES BARBUS D'A-PRÉSENT, ETC.

chands de philosophie, tous les gens qui colportaient de la rhétorique et des vers dans cette ville, ainsi que ces petits républicains entêtés et hargneux qui, sous les empereurs, parodièrent Caton l'ancien et Régulus, se teignaient la figure de cumin, afin d'être bien jaunes, et portaient le bâton, la barbe et des poignards, pour avoir l'air d'être plus vertueux et meilleurs citoyens que les autres.

Les folies des hommes changent de formes ;  
au fond ce sont toujours les mêmes.

DELÉCLUZE.



LA CHANSON  
ET LES SOCIÉTÉS CHANTANTES.



Sans chanter peut-on vivre un jour ?  
(Mélomanie.)

Tout finit par des chansons.  
(BEAUMARCHAIS.)

Notre premier besoin est de rire et fronder.  
En France, on a toujours chanté, et l'on chantera toujours, parce que le caractère distinctif de la nation est la gaieté, qui va trop souvent jusqu'à l'insouciance.

*La chanson* rend meilleur; elle dispose à la



bonté, à l'indulgence; il est rare que l'homme qui chante pense à mal faire. Un magistrat, enlevé trop tôt au barreau et aux lettres, Frédéric Bourguignon, a dit, dans de fort jolis couplets :

Le penchant  
Du chant  
Jamais du méchant  
N'a calmé l'insomnie;  
Avec nos accords,  
Le cri du remords  
N'est pas en harmonie.

En traçant cet article, je n'ai pas la prétention de faire ce qu'on appelle une histoire raisonnée de *la chanson*; cela demanderait des développements et un travail qui ne pourraient trouver place dans ce livre.

Je laisse à des talents d'un ordre plus élevé, à des plumes plus exercées que la mienne, le soin de fouiller les vieilles chroniques, de prendre *la chanson* à son berceau; depuis le guerrier scalde qui s'écriait sur le champ de bataille : *Corbeaux, voici votre pâture; nos ennemis sont morts: remerciez-moi, venez, voici votre pâture!*... jusqu'aux soldats de la république, qui chantaient, pieds nus et mourant de faim : *Veillons au salut de l'empire*, sans se douter que l'empire allait bientôt dévorer la république.

Voulant ne m'occuper que de l'influence de

*la chanson* dans les temps modernes, je ne parlerai pas des anciens cantiques; le plus connu, comme le plus ridicule, est celui que le peuple chantait tous les ans à la fête de l'âne, car l'âne avait sa fête chez nous.

Je ne parlerai pas non plus d'Olivier Basselin, ce père du vaudeville. Je nommerai, pour mémoire seulement, Gauthier Garguille, comédien du treizième siècle; Guillaume Michel, audencier à Paris; le *Savoyard*, qui chantait à la suite d'un marchand d'orviétan, et dont Boileau disait, en parlant des poésies de Neuf-Germain et de La Serre :

Et dans un coin relégués à l'écart,  
Servir de second tome aux airs de Savoyard.

Je pourrais parler des fameux Nœs Bourguignons, du sieur de La Monnaie, receveur des tailles de Dijon, ainsi que d'une foule de chansonniers de la même époque, et d'autres qui leur sont antérieurs.

De tout temps le peuple a été moqueur. N'était-il pas le même qu'aujourd'hui, quand il allait sous le balcon de ce Charles VII, que, par dérision, il appelait le roi de Bourges, et qu'il chantait à ce dauphin qui oubliait dans les bras d'Agnès Sorel que les Anglais étaient les maîtres des deux tiers de la France :



Mes amis, que reste-t-il  
A ce dauphin si gentil?  
Orléans, Beaugency,  
Notre-Dame de Cléry,  
Vendôme... Vendôme?....

Plus tard vinrent les chansons sur la ligue, sur la fronde; les Richelieu, les Mazarin ne furent pas épargnés. On appelait *mazarinades*, les chansons qui frappaient sur ce ministre. Le nombre seul de ces dernières fournirait des volumes.

On voit qu'il y a long-temps que le peuple chansonne les excellences; n'est qu'il chantait tout bas, et qu'aujourd'hui il chante tout haut: c'est toujours cela de gagné; il a payé ce droit assez cher pour qu'on ne le lui conteste plus.

Le Français chante dans les revers comme dans les succès, dans l'opulence comme dans la misère, à la table d'un marchand de la rue Saint-Denis comme à celle d'un banquier de la Chaussée-d'Antin, avec du vin de Bourgogne comme avec du vin d'Argenteuil, dans les fers comme en liberté; il chante même sur les degrés de l'échafaud.

Depuis plus de deux cents ans, il existe en France des sociétés chantantes. Sous la ligue, sous la fronde, sous la régence, pendant nos troubles révolutionnaires, sous l'empire, sous

la restauration, même après la révolution de juillet, on a chanté avec plus ou moins d'esprit, avec plus ou moins de liberté.

En tête des chansonniers, nous sommes fiers de placer des rois, des princes, des grands seigneurs, voire même des curés et des chanoines.

Henri IV chantait Gabrielle, François I<sup>er</sup> la belle Féronnière; le bon roi René chantait le vin de Provence, le Régent ses amours licencieuses; le cardinal de Bernis sacrifiait aux grâces dans des couplets que l'on dirait avoir été dictés par elles; Rabelais... ce fou qui était si sage, ou ce sage qui était si fou... chantait plus souvent à table que dans son église de Meudon. Le Victorin Santeuil ne se bornait pas à célébrer les louanges du Seigneur, il en festoyait aussi la vigne; Louis XVIII, de nos jours, fit des vers et des chansons. Enfin, Bonaparte!... Bonaparte... l'homme de bronze... l'homme de fer... l'homme complet... l'homme le moins chantant du monde, avait, dit-on, pour refrain favori, lorsqu'il se mettait en campagne:

Malborough s'en va t'en guerre.

Les charmants diners du Temple, immortalisés par Chaulieu, firent éclore une foule de jolies chansons qui n'ont pas vieilli. Les explorateurs du vieux Paris, ceux qui se font gloire de savoir



leur *Dulaure* sur le bout du doigt, vous montrent encore aujourd'hui, au carrefour Bussy, la place où était le cabaret du fameux Landelle, qui réunissait chez lui les Collé, les Gallet, les Panard, les Crébillon, et où quelques grands seigneurs sollicitaient chapeau bas la faveur de se glisser incognito; car, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, les grands seigneurs se font volontiers courtisans, valets même...un peu plus j'allais dire chambellans.

La révolution éclata, la terreur moissonna, et les chants ne cessèrent point. Combien de victimes ont composé, peu d'heures avant de mourir, des chansons que l'on croirait avoir été faites au sein d'un festin joyeux. Les uns exhalent leurs plaintes dans des romances pleines de larmes, les autres dans des couplets remplis d'insouciance et de pyrrhonisme.

Montjourdain, condamné à mort, envoie à sa femme cette romance si connue :

L'heure avance où je vais mourir, etc., etc.

Un détenu dont le nom m'échappe, et qui attendait de jour en jour l'instant de paraître au sanglant tribunal, compose le couplet suivant que ses compagnons d'infortune répètent en chœur :

La guillotine est un bijou,  
Aujourd'hui des plus à la mode;  
J'en veux une en bois d'acajou

Que je mettrai sur ma commode.  
Je l'essaierai chaque matin,  
Pour ne pas paraître novice,  
Si par malheur le lendemain  
A mon tour je suis de service.

Et le lendemain il était de service.

Croira-t-on que, dans certaines prisons de Paris, les geôliers forçaient les détenus à chanter avec eux d'infâmes couplets, qui avaient pour refrain :

Mettons-nous en oraison,  
Maguingueringon,  
Devant sainte guillotinette,  
Maguingueringon,  
Maguingueringuette?

On n'a pas oublié le fameux procès des 21 députés de la Gironde, condamnés tous à mort le 30 octobre 1793, pour être exécutés le lendemain.

Le lendemain, ils se font servir un déjeuner qui sera le dernier; ils se livrent tous à la joie la plus folle; les mots piquants circulent avec les vins...On discute gaiement sur l'immortalité de l'âme. Les uns doutent, les autres croient... beaucoup espèrent. L'un d'eux se lève: « Amis, » dit-il, « ne disputons pas sur les mots, dans une « heure, nous saurons tous ce qu'il en est. » Alors, des couplets sont improvisés au bruit du champagne qui fulmine. En chantant, on donne des



larmes à la patrie...on cause d'amour...d'amitié...  
de poésie...on se fête...on se serre la main...on  
s'embrasse. A voir ces hommes forts, on croirait  
qu'ils ont un avenir...une espérance...un lende-  
main...une heure... Point! c'est en Grève qu'ils  
vont!!...c'est le bourreau qui les attend!!!...

Boyer - Fonfrède chante pendant le trajet:

Plutôt la mort que l'esclavage,  
C'est la devise d'un Français.

Le jeune François Ducos fait entendre *le Chant  
du départ*, triste refrain de circonstance, et qui  
n'était là que le chant du cygne!

Une chose digne de remarque, c'est que cha-  
que opinion mourait en chantant. On entendait  
toujours les mêmes airs. *O Richard, ô mon roi!*  
*ou la Marseillaise; Vive Henri quatre* ou *Ça ira...*  
Ainsi, en France, *la chanson*, qui console des mi-  
sères de la vie, vient encore nous aider à mou-  
rir... Grâces soient rendues à *la chanson!*...

Lorsque l'affreux règne de 93 fut passé, le Fran-  
çais, qui n'avait rien perdu de sa gaieté, éprouva  
le besoin de se venger de ses gouvernants. Que  
d'épigrammes, que de refrains mordants furent  
lancés contre ces Brutus de carrefours, ces  
Aristides aux mains calleuses, ces bouchers  
legislateurs et ces législateurs bouchers, *ces ty-  
rans barbouilleurs de lois...* (comme les appelle  
André Chénier.)

Les Dîners du Vaudeville prirent naissance à  
cette époque; et l'on se rappelle les charmantes  
chansons que les circonstances inspirèrent à leurs  
joyeux auteurs.

Dans un dîner préparatoire, qui eut lieu le  
2 fructidor an IV, MM. Piis, Radet, Deschamps,  
et Ségur aîné<sup>1</sup>, avaient été nommés commissaires  
pour rédiger les bases de la société; chacun  
avait sur-le-champ donné un sujet de chanson.  
Tous ces sujets mêlés ensemble, tirés au sort et  
remplis par ceux à qui ils étaient échus, furent  
rapportés au dîner du 2 vendémiaire suivant,  
le premier de la fondation. Le prospectus en cou-  
plets, qui pétillait d'esprit et de gaieté, fut adopté  
séance tenante, *inter pocula et scyphos*, par les  
convives dont les noms suivent:

Après dîner, nous approuvons,  
De par la Muse chansonnière,  
Ledit projet, et souscrivons,  
Barré, Léger, Monnier, Rosière,  
Demeaufort, Despréaux, Chéron,  
Desprez, Bourgueil et Desfontaines,  
Ségur aîné, Prévôt, Chambon,  
Onze de moins que deux douzaines.

A mesure que de nouveaux auteurs obtenaient  
des succès marquants sur le théâtre de la rue de

<sup>1</sup> M. le comte de Ségur a été depuis grand maître des céré-  
monies de France.



Chartres, ils étaient admis aux Diners ; car, il y avait un article qui disait :

Pour être admis, on sera père  
De trois ouvrages en couplets,  
Dont deux, au moins (clause sévère!),  
Auront esquivé les sifflets !...

C'est ainsi que l'on vit arriver successivement, Armand-Gouffé, Philippon de la Madelaine, Prevost-d'Iray, Ségur jeune, Philippe Ségur, Maurice, Séguier<sup>1</sup>, E. Dupaty, Chazet, et autres.

Les convives des Diners du Vaudeville se réunirent d'abord chez Julliet, cet acteur si gai, si vrai, si original, et qui s'était fait restaurateur, comme plus tard, Chapelle, le Cassandre du Vaudeville, se fit épicier.

Piis célébra l'Amphitruon dans une chanson qui courut tout Paris, et s'excusait ainsi d'avoir ajouté un *e* muet à la fin du nom de Julliet.

J'ai bardé d'un *e* muet  
Le nom de notre hôte ;  
C'est la faute du couplet,  
Ce n'est pas ma faute.  
Il signe, il est vrai, *Julliet* :  
Mais par un refrain qui plaît,  
J'aime mieux dire en effet :  
*Julliette* notre hôte.

<sup>1</sup> M. Séguier était frère du premier président de la cour royale de Paris.

S'il est bon restaurateur,  
Notre hôte *Julliette*,  
S'il n'est pas moins bon acteur,  
Son enseigne est faite.  
Pour favori de Comus,  
Pour favori de Momus,  
Proclamons en grand chorus  
Notre hôte *Julliette* !...

Cette société dura près de cinq ans ; elle avait été créée le 2 vendémiaire an 5, et cessa d'exister le 2 nivose an 9.

Lorsque le conquérant qui remplit l'univers du bruit de ses exploits, promenait nos drapeaux triomphants de capitale en capitale, de monde en monde, il était naturel que l'on chantât encore.

MM. Armand-Gouffé et Capelle conçurent l'heureuse idée de ressusciter l'ancien Caveau ; ils appelèrent à leur secours une grande partie des convives des Diners du Vaudeville, et choisirent pour le lieu de leur réunion le Rocher de Cancale, si renommé pour ses huîtres et son poisson.

Le vieux Lajon fut nommé président de cette société ; il en devint l'Anacréon ; il y chanta, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le vin et les femmes, et mourut comme le vieillard de Théos, non d'un pépin de raisin, mais en fredonnant un couplet.

Parmi les membres de cette joyeuse bande,



on distinguait encore Armand-Gouffé, Dupaty, Piis, Moreau, Chazet, Delongchamps, Francis, Antignac, Rougemont, De Jouy, Tournay, Cappel, Dueray-Dumesnil, Coupart, Théaulon, Eusèbe Salverte (aujourd'hui député), et, surtout, le gai, le spirituel, le verveux, l'entraînant Désaugiers!...

A l'instar des Dîners du Vaudeville, un prospectus en couplets fut lancé dans le public. Il fut arrêté que le cahier qui paraîtrait tous les mois, porterait le titre de *Journal des gourmands et des belles* : plus tard, ce titre fut changé contre celui du *Caveau moderne*. Le dîner d'inauguration eut lieu le 20 décembre 1805, et le premier numéro parut le 10 janvier 1806. D'abord, la société ne se composa pas seulement de chansonniers; des hommes du monde concoururent à la formation de ce journal; le docteur Marie de Saint-Ursin, Réveillère, Cadet-Gassicourt, et le fameux épicurien Grimaud de la Reynière, y fournirent des articles de gastronomie et d'hygiène fort amusants.

A cette époque, un nommé Baleine venait d'ouvrir un établissement modeste, rue Montorgueil, au coin de la rue Mandar. C'était presque un cabaret, car il fallait passer par une boutique encombrée de poissons et de viandes pendus au croc, pour arriver au lieu de la réunion.

Il y avait à peine un an que cette société existait, que l'on se disputait les chambres voisines de celle où les épicuriens buvaient et chantaient. On retenait un cabinet deux mois d'avance, pour le seul plaisir d'entendre quelques refrains à travers une cloison mal jointe. Quel bon temps!... Baleine a dû à la société épicurienne une fortune considérable; il est vrai qu'il l'avait méritée par son travail, et surtout par une ponctualité, une politesse que l'on aurait peine à trouver aujourd'hui que tout s'est perfectionné, comme on sait. Je n'ai jamais vu montrer tant de zèle, tant d'égards, tant d'attentions pour des convives; il nous en accablait. Je n'ai pas souvenir que les huîtres aient jamais manqué, même dans les chaleurs les plus brûlantes.

Une fois seulement (c'était l'année de la comète), nous allions nous mettre à table: Baleine paraît dans le salon, la serviette sous le bras, l'air pâle et défait... « Messieurs, vous voyez un homme « au désespoir... J'attendais les huîtres par la voie de quatre heures, ... elles n'arrivent pas... « Je vous avoue que je suis dans une anxiété!... « Messieurs, si ce malheur m'arrivait!... je ne m'en « consolerais jamais!... Messieurs... » Et il se promenait comme un fou dans le salon, en levant les mains au ciel, et regardant de temps en temps par la fenêtre, pour voir si les huîtres ne ve-



naient pas. Puis il descendait, puis il remontait : c'était pitié de le voir... En vain nous cherchions à le rassurer, en lui disant qu'un dîner sans huitres n'en était pas moins un excellent dîner. Rien ne pouvait lui faire entendre raison. Nous avions vraiment peur qu'il ne se portât à quelque extrémité, et ne renouvelât la scène de l'infortuné Vatel. Enfin, un garçon vient annoncer la fameuse *bourriche*!... La figure de Baleine s'épanouit, elle reprend sa sérénité; un sourire de satisfaction se peint sur ses lèvres, et il s'écrie, avec un certain air d'assurance, moitié grave et moitié comique : « Ah! je savais bien que les « huitres ne manqueraient pas!... »

Les dîners que Baleine nous servait le 20 de chaque mois étaient d'un luxe et d'une recherche qui rappelaient ceux d'Archestrate à Athènes.

Archestrate était poète et cuisinier; Baleine n'était que cuisinier. Archestrate voyageait dans tous les pays, non pour s'instruire des mœurs et des usages des différents peuples, mais pour connaître par lui-même ce qu'il y avait de meilleur à manger. Archestrate a fait un poème sur la gastronomie, qui n'est pas arrivé jusqu'à nous; Baleine n'a fait ni vers ni chansons, mais il entendait à merveille la manière d'arranger un jambon aux épinards, et de confectionner un

vol-au-vent à la crème. Rien n'était oublié par cet homme vraiment pénétré de sa mission : des orangers, des grenadiers, des lauriers-roses, étaient placés sur l'escalier qui conduisait à la salle des festins. Un couvert magnifique était dressé par lui; un surtout de chez Tomire garnissait le milieu de la table; des girandoles de chez Ravrio étaient arrangées avec symétrie. Les fleurs les plus belles brillaient dans des vases de cristal : des garçons arrosaient de quart-d'heure en quart-d'heure. Par un raffinement d'atticisme on dînait presque toujours aux lumières, même en été. On prétendait que le feu des bougies donnait plus de gaieté à un repas, que la gaieté facilitait la digestion... Et, comme on tenait à digérer avant tout, on employait tous les moyens pour y parvenir.

C'était un coup d'œil vraiment original que ces vingt convives riant, causant, buvant ensemble. Les mots piquants s'échappaient avec le champagne. La diversité des physionomies animait le tableau. A côté de la figure grave et reposée d'Eusèbe Salverte, Désaugiers étalait sa bonne grosse face réjouie et rebondie. Armand-Gouffé, avec ses bésicles et son rire sardonique, contrastait à ravir avec Ducray-Dumesnil, qui tendait une bouche béante, un visage rouge



et bourgeonné. Deux petits vieillards, aux manières de l'ancien régime,

Les seuls qui nous étaient restés  
D'un siècle plein de politesse,

montraient, avec coquetterie, leurs cheveux blancs : c'étaient Philippon de la Madelaine, qui composait encore, à soixante-quinze ans, des chansons pleines de grâce et d'esprit; puis ce bon vieux Laujon, qui traversa, comme je l'ai dit, en chantant, une vie de poète de quatre-vingt-cinq ans.

Je n'ai rien connu d'aussi aimable, d'aussi insouciant, d'aussi heureux que ce petit vieillard!.. C'était le vaudeville ambulante, la chanson incarnée, le flonflon fait homme... Ah! pauvre Laujon, si tu vivais!.. Il assista, quoique malade, au dernier dîner qui précéda sa mort de quinze jours. A propos de Laujon, on se rappelle ce mot charmant de l'abbé Delille. Il y avait près d'un demi-siècle que l'auteur de *l'Amoureux de quinze ans* faisait des visites pour arriver à l'Académie française. Comme quelques membres du docte corps élevaient des difficultés, en raison du genre frivole que le solliciteur avait cultivé, Delille se lève : « Mes chers confrères, » dit-il, « je pense qu'il est important que M. Laujon soit nommé cette fois; il a quatre-vingt-deux ans, vous savez où il va...

« Laissons-le passer par l'Académie. » Tout le monde applaudit à ce mot délicieux, et le *chansonnier fut académicien*.

Une autre anecdote qui, je crois, n'a jamais été imprimée, mérite de trouver place dans cet article.

Laujon avait vécu dans l'intimité du comte de Clermont, et, après la mort de ce grand seigneur, qui arriva en 1770, le prince de Condé le nomma secrétaire du duc de Bourbon, et le chargea des détails des fêtes de Chantilly, emploi dont il s'acquitta jusqu'à la révolution. Lorsque la plupart de ceux qui avaient été comblés des faveurs de la cour furent les premiers à donner dans les excès de cette révolution, Laujon crut se devoir à lui-même de ne pas chanter un ordre de choses qui avait renversé ses bienfaiteurs.

Le régime de la terreur arriva; et, comme tant d'autres, il fut dénoncé à sa section; son plus grand crime était de ne pas vouloir *chanter la République*. Son ami Piis ayant appris qu'il courait un grand danger à garder un silence obstiné, alla le voir, et l'avertit qu'il devait être arrêté; il l'engagea à faire quelques couplets, lui promettant de les chanter lui-même à sa section, le décadi suivant.